

POT DE CHAMBRE OU VASE DE NUIT ?

par François CARRAZÉ

Pot de chambre ou vase de nuit, c'est la question qu'aurait pu se poser Aubin-Louis MILLIN¹ lors de son voyage dans les départements du Midi de la France au début du XIX^e siècle. Il y observe un ustensile qui semble le surprendre par sa profondeur et constate que ce « *meuble dégoûtant et baroque* » n'est pas particulier à la ville de Nice mais se trouve dans toute la haute et la basse Provence depuis Fréjus. Il en dessine deux formes qu'il qualifie de bizarres. Ce sont là les remarques d'un esprit curieux cependant encore imprégné de ces bonnes manières qui évitent certains sujets pourtant quotidiens, pressants et incontournable. Plus près de nous, Fernand Benoît dans l'important ouvrage qui décrit les us et coutumes de la Provence et du Comtat Venaissin² ne consacre que douze lignes aux *commodités* et une courte phrase au *queli*, mobilier de ces lieux. Le problème est cependant oppressant comme le note un chroniqueur : la rue est soumise à la puanteur, écuries, étables, fumier alternent avec les habitations. À Marseille, les ordures sont jetées dans le port et au dire d'un contemporain Aix-en-Provence est la plus gentille ville de France, après Paris, mais aussi la plus sale car « *l'usage des fosses de privés n'y estant point reçues, il faut aller faire ses affaires sur les toits des maisons, aussi dit-on qu'à Aix il pleut souvent de merde* ». Lorsque le Mistral balaie le ciel et chasse les nuages les provençaux affirmaient qu'il pleut ou *vento bren*. Les rues étaient souvent couvertes de paille afin d'y recueillir le crottin des ânes et des chevaux ainsi que des animaux domestiques qui, malgré les interdictions, divaguaient sur le territoire public. Il était aussi d'usage dans les quartiers populaires de jeter les eaux usées et autres liquides par la fenêtre ou par un conduit en terre cuite débouchant directement au raz de la façade. Mais avant de se débarrasser de ces liquides malodorants, ou juste après, on n'oubliait jamais de crier : *i'a res* ou *passa res* ?

Un petit coin ou un siège pour être un moment seul.

On trouve cependant mention de *latrines* aménagées dès le XVI^e siècle à Saint-Maximin³ dans une tour des fortifications ainsi que de *retras* dans le prix-fait de la construction des infirmeries du couvent⁴. Toujours à Saint-Maximin, Jérôme Gabriellis achète en 1532 une chambre en ville pour y aménager un lieu d'aisance – *retrach sive necessaria* – confrontant par dessous une étable à cochon et par derrière une fosse à fumier⁵. Les solutions existaient donc et celles apportées par les potiers méridionaux aux besoins quotidiens des habitants de la Provence et du Languedoc

ne sont pas les pires et ont à l'époque présenté bien des avantages. Ainsi au milieu du XVIII^e siècle l'inventaire de la boutique du potier toulousain Salvan⁶ mentionne entre autres céramiques cent pots de chambre, et, à la même époque, en prévision du pèlerinage des Infantes sur le tombeau de Sainte-Marie-Madeleine, les notables saint-maximinois s'empressent d'acheter à Varages diverses faïences et poteries ainsi que des chaises percées. Ils les revendront d'ailleurs aux enchères dès que ces dames seront reparties⁷. Certains provençaux n'avaient pas attendu Madonna et sa petite culotte pour afficher un fétichisme curieusement placé. Parmi les terres cuites acquises dans les fabriques du Centre-Var figuraient des vases destinés à garnir ces chaises d'aisance qui prenaient place parmi le mobilier. Elles n'étaient d'ailleurs pas toujours placées dans les endroits les plus discrets de la maison et leur présence ne passait pas toujours inaperçue même lorsque les habitants s'en écartaient.

Un torpilleur dans les rues.

Les poteries une fois pleines, il fallait les évacuer et les vider dans une des nombreuses *sueio*, ces cloaques disséminés aux alentours des habitations, ou dans une fosse prévue à cet effet. En ville, après l'époque des puisards creusés dans les caves ou les arrière-cours et parfois coiffés d'une jarre sans fond⁸, vint le temps du torpilleur. Ce long cylindre de métal surmonté d'un petit kiosque ouvert est monté sur un chariot. Il semble né à Toulon ou, du moins, y avoir pris son appellation



Le torpilleur dans les rues de Toulon

en référence à ce navire moderne de notre flotte de guerre dont la forme effilée dénuée de mature était maintenant réalisée à partir de plaques d'acier rivetées. Le vaisseau citadin homonyme est traîné par un cheval tout au long des ruelles avec, fièrement campé sur une planche, le cocher et, debout à l'arrière, son assistant auxquels les femmes tendent un seau en fer, un jarron de terre muni d'une cordelette en guise d'anse de portage ou un grand pot de chambre afin qu'il en vide le contenu dans la *tourpiho*. Personne n'en semblait incommodé et il n'était pas rare en milieu de matinée que ces *curo-pati* s'accordent une petite pose afin de déguster assis sur leur engin pain frais et saucisson d'Arles généreusement arrosés d'un épais vin violacé frisant la piquette. Dominant la populace ils en profitaient pour taquiner les servantes du quartier. Un quart d'heure après leur passage se profilait souvent le garde champêtre armé d'un lourd bâton avec lequel il pourfendait tout pot puant oublié sur le trottoir. « *Ça fait marcher le commerce* » disait-on chez les potiers de Saint-Zacharie.

A la campagne il est bien plus facile de se débarrasser des excréments. Ainsi Jean, dit Caporal, valet de ferme à la Borderie, « *utilise précieusement la vidange des latrines* » comme le lui a enseigné la mère Caca sa voisine, « *le chou au pied duquel elle a vidé son pot étant le roi des choux, et comme grosseur et comme saveur* »⁹. Si le trajet ne passe pas directement de la chambre au jardin, il suffit de creuser une fosse derrière l'habitation si possible en aval du vent dominant. Accessoirement on y installe par dessus une *berlino*, cette cabane meublée d'une forte planche percée d'une lunette faisant office de siège. Il faudra attendre l'entre-deux-guerres pour voir la plupart des villes s'équiper d'un large réseau d'évacuation conduisant les eaux usées au bord de mer, dans le ruisseau le plus proche ou, plus récemment, vers une usine d'épuration. Les villages furent un peu plus longs à engager les frais d'une telle installation et transporter ainsi dans la nature la puanteur des rues.

Pots droits, pots bas et pots ronds.

La préparation journalière des aliments commençant dans la marmite d'argile, à l'autre bout c'est encore la terre cuite vernissée qui sera le matériau le plus largement utilisé en France méridionale pour en stocker et évacuer les reliefs. Une poterie de forme particulière apparaît au XVI^e siècle dans le catalogue des artisans de la terre cuite, tout spécialement de ceux de Fréjus mais aussi de l'autre côté du Rhône dans celui des potiers de l'Uzège. Elle est haute, de forme légèrement tronconique, à une ou deux anses et s'ouvre vers le haut par une épaisse lèvre plate assez confortable pour s'y asseoir occasionnellement. Elle ne semble pas avoir été tournée par les potiers du Moyen Âge car elle n'est présente ni dans les ruines du castrum de Rougiers, ni dans le cassonnier des potiers d'Ollières, ni dans les dépotoirs domestiques, ni dans les essais de catalogues de divers laboratoires de recherche. Mais après 1550, ce que nous dénommons pot de chambre est présent sur tous les sites archéologiques du Sud-Est aussi bien dans les dépotoirs des

villages ou des villes comme à Fréjus, Toulon, Marseille ou Avignon, et même en mer transporté par des navires tels que celui qui a sombré au plateau des Chèvres près de Marseille¹⁰. Il existe en plusieurs tailles correspondant peut-être à des utilisations variées.

Dès le XVII^e siècle le pot de chambre en terre semble avoir conquis toutes les couches de la population car les potiers le proposent simplement vernissé à l'intérieur et sur la lèvre, mais également glaçuré à l'extérieur de vert, de jaune, d'orange ou de marron. On le fabrique aussi décoré de vernis marbrés ou de dessins incisés dans l'engobe blanc et rehaussés de touches colorées. N'est ce pas là une preuve que le pot de chambre se montre et se regarde ? Notons cependant que, plus tard, le vert se fera rare et qu'une bonne part de l'importante production de la vallée de l'Huveaune sera vernissée sur engobe marron. Au XVIII^e siècle, au fond du port de la Quarantaine de Pomègues¹¹ tout comme dans le dépotoir de la verrerie de Roquefeuille¹², les fouilles archéologiques ont mis au jour une autre forme de pot de chambre, assez basse à panse semi-sphérique s'ouvrant sur une forte lèvre (photo 3) dont un exemplaire est même muni d'un bec verseur ponté (photo 2). Après avoir garni les chaises percées, une nouvelle fonction se dessine répondant aux besoins nocturnes et garnissant la table de nuit. L'ustensile fait maintenant partie du quotidien de bien des provençaux.

Plus récemment les manufactures de terre cuite vernissée de Saint-Zacharie proposent toujours le pot conique (photos 7 et 9) ou cylindrique en plusieurs tailles et même une forme adaptée aux besoins des malades alités. Sur le catalogue des potiers de Vallauris, qui ont petit à petit supplanté ceux de Fréjus, figurent des vases de nuit *ronds*, des *droits hauts* et un vase de nuit bas, tronconique, à fond plus large que l'embouchure qualifié de *polonais*. Serait-ce une allusion à une certaine instabilité des habitants de l'Europe de l'Est lorsqu'un besoin pressant les éloigne du comptoir des tavernes ? Au bas de la page figure aussi un *bassin de lit*. Tous sont déclinés en sept tailles portant les numéros 4, 6, 8, 10, 12, 14 et 16 du nombre¹³. À la charnière des XIX^e et XX^e siècles, Marius Decroix à Aubagne propose un vase de nuit rond en deux tailles, des vases coniques *fins*, *demi-fins* et *communs* en six tailles d'un diamètre échelonné entre 17 et 30 cm, des *pots de chaise* bas en deux tailles, des *Bérenquières* droites de neuf tailles entre 14 et 30 cm de hauteur et même une *tarraïette* pour les besoins des poupées. Il propose aussi des cuvettes de latrines en deux tailles, des cuvettes *anglaises* avec ou sans effet d'eau ainsi que des cuvettes à monter sur un siphon, des urinoirs pour homme et des urinoirs pour femme, des pots de malade de trois formes à bord plat ou à bord rond rentrant, et même un modèle dont le large rebord est percé de trous pour éviter l'effet de ventouse (photo 12). Dans le langage populaire les gens du sud de la France donnent à leur pot de chambre le nom de *pissadou*, *ourinau*, *cagadouiro*, *quèli*, *bernigau*, *tineto*, *berenguiero*. Cette dernière appellation est déjà employée à Toulouse en 1774 dans l'inventaire de l'atelier d'un potier où figurent 14 *verlingières*. Ce nom curieux n'a rien de commun avec le brave monsieur Béranger

mais pourrait venir de *berlenguiero* – personne indiscreète, commère – ce qui n'est pas sans rappeler le pot de chambre ou le bourdalou au fond duquel est dessiné un œil (photo 1) et qu'on offre aux jeunes mariés en pinçant les lèvres pour ne pas rire.

Vous avez dit bizarre ?

Comme le note A. L. Millin le pot de chambre peut prendre des formes bizarres : ainsi le numéro 5 de sa planche de dessin représente un vase en forme de tasse à café sans bordure soulignée permettant de s'y asseoir. Il est vrais que le dessin est maladroit et qu'il pourrait à la rigueur figurer un pot rond trop rapidement observé, mais le numéro 6 est par contre bien reconnaissable. Il existe aussi au musée de Biot une poterie à deux anses qualifiée de vase de nuit (photo 6), certes à large et épais bord plat, mais dont le col élancé suggère plutôt un pot à fleurs ou un jarron à conserves. À Villecroze, dans le Var, les pots droits sont plus élégants qu'ailleurs avec une panse légèrement rétrécie au centre et un large rebord un peu concave très accueillant (photo 8). Quant au *doblecagadon* de l'Hérault, mentionné avec réserve par J. L. Vayssettes¹⁴, il accouplerait deux grands pots cylindriques. À l'instar des lieux d'aisance de l'Antiquité, il serait possible d'y papoter dos à dos durant les quelques instants consacrés à se soulager les intestins.

L'usage des pots d'aisance provençaux s'est même répandu jusque dans nos colonies comme en témoigne une carte postale ancienne de Martinique et Guadeloupe : une marchande en habit créole étale devant sa cliente un large panier dans lequel sont mêlés indistinctement marmites de Vallauris et pots de chambre de l'Huveaune. Mais, dit-on, les indigènes de là-bas se servaient de ces vases de nuit en guise de mesure à grain. Ceci ne peut qu'introduire un doute dans l'esprit de tout bon archéologue identifiant une céramique découverte sur un site et ressemblant à ce que nous utilisons comme pot de chambre¹⁵.

Aujourd'hui nos confortables W.-C. autonettoyants, isolés des odeurs et du bruit dans une pièce particulière, bien aérés et même dotés d'un diffuseur de parfums nous font oublier ce qui fut le quotidien de nos ancêtres. Nous ne concevons plus que cet environnement ait pu faire partie des choses de la vie et qu'il n'indisposait même pas le roi et la Cour à Versailles. Tout comme Aubin-Louis Millin regardait nos pots de chambre, nous toisons en nous pinçant le nez toute cabane en planche encore installée au fond du jardin de quelques rares fermes isolées. Mais au fait, puisque notre poterie lui semble si baroque et dégoûtante, comment Millin avait-il résolu le problème ?

POTERIES DE SAINT-ZACHARIE (VAR)

Vases de nuit vernis
jaune-rouge

N ^{os}	2	3	4
Diamètre.	31	29	28
N ^{os}	6	4	10
Diamètre.	24	21	19

PRIX :

Fin..... 2.50 le nombre
Commun..... 2 » »

Béringuères
jaune

N ^{os}	4	6
Diamètre.	25	22
N ^{os}	8	10
Diamètre.	19	17

PRIX :

Fin..... 2 50 le nombre



Pots de malades communs

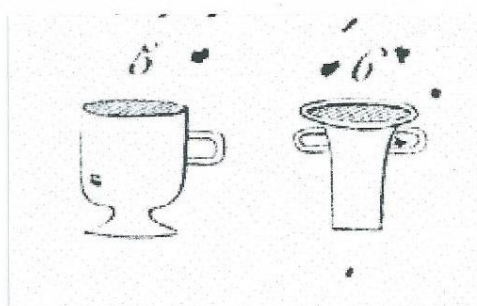
N ^o	6
Diamètre....	25

PRIX : 2 francs le nombre

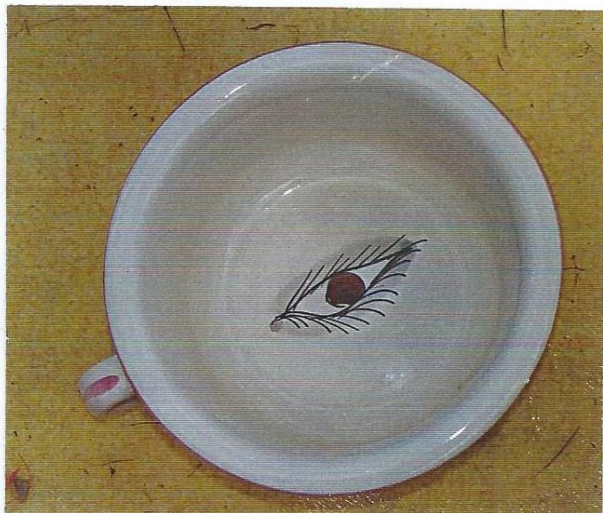


Carte postale ancienne : marchande de terrailles en Martinique et Guadeloupe

Catalogue de 1908 commun aux poteries
Lucien CACHARD, Louis DELUY, Adolphe
PLUMIER, SILVY et PASSEREL,
à Saint-Zacharie



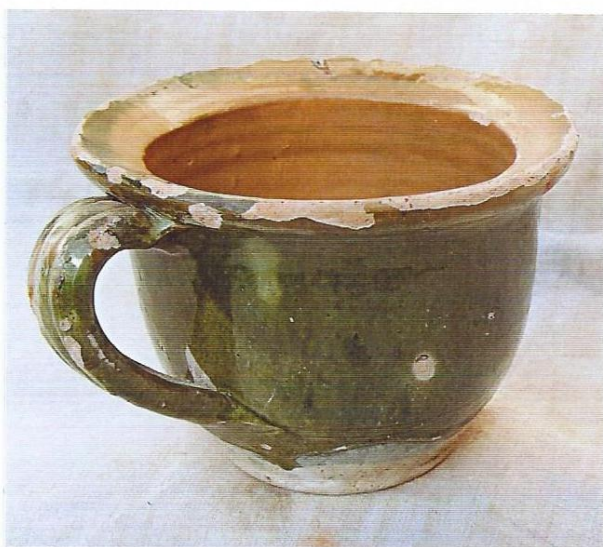
Dessin de MILLIN
pl. LI, n^o 5 et 6



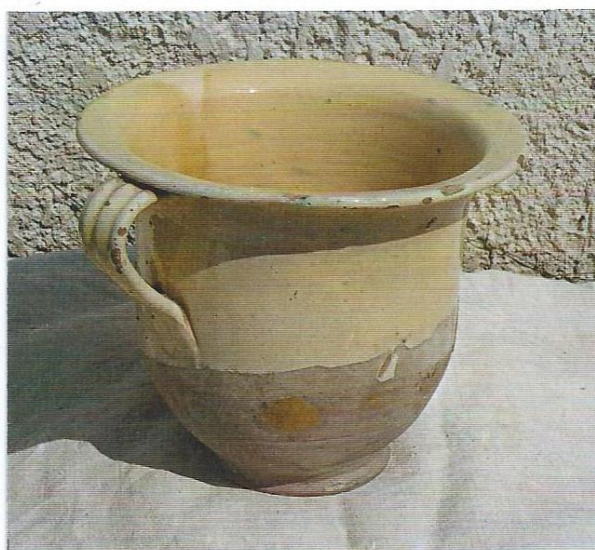
1. L'œil était au fond du pot...



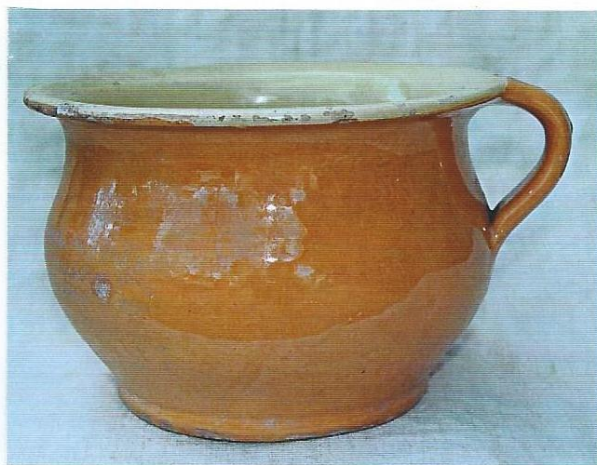
2. Pot à bec verseur



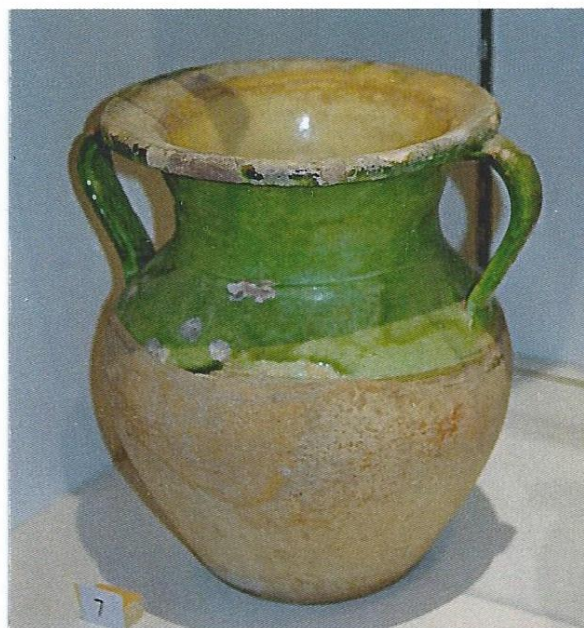
3. Pot rond de Fréjus



4. Pot des Alpes-de-Haute-Provence



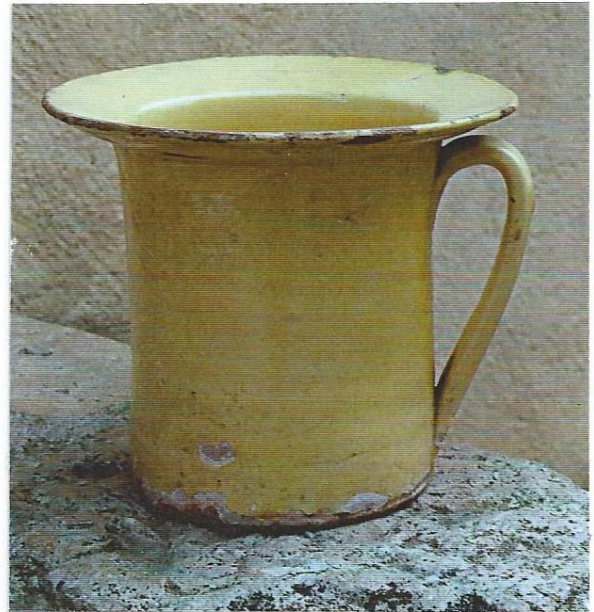
5. Pot rond du Dauphiné



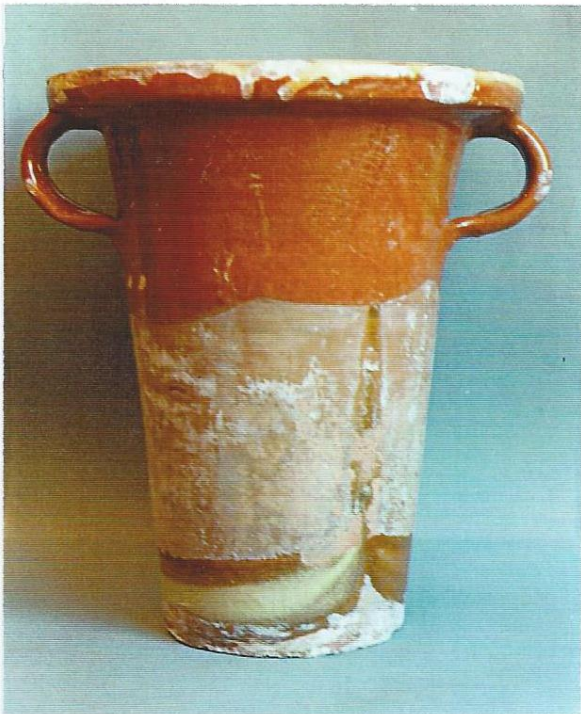
6. Pot de chambre de Biot



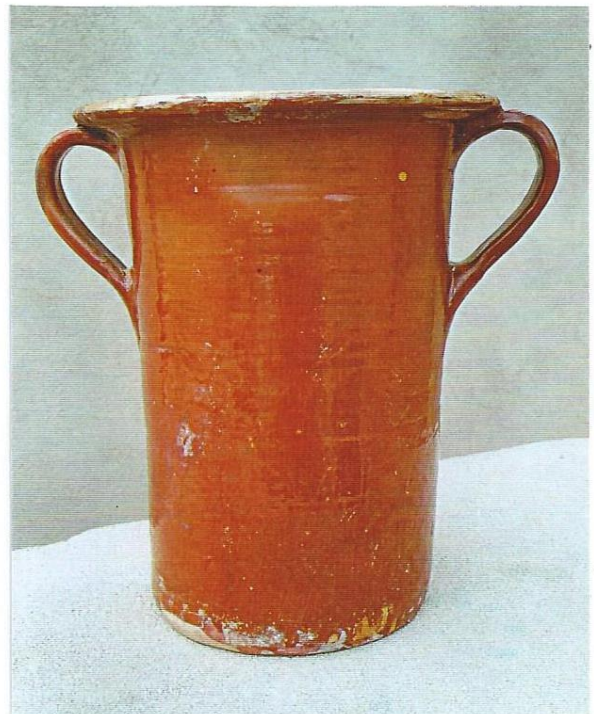
7. Pot commun de Saint-Zacharie



8. Pot fin de Villecroze



9. Grand pot de chaise de Saint-Zacharie



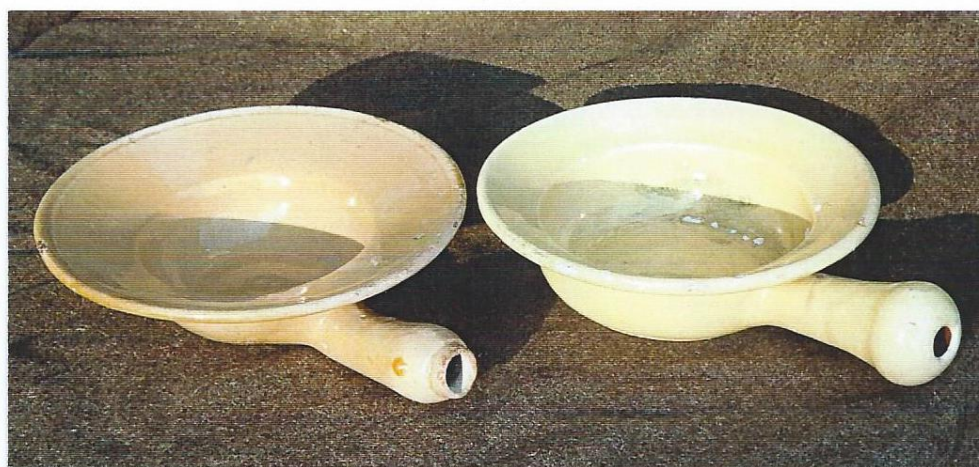
10. Pot du Haut-Var / Verdon



11. Urinoir de l'Uzège



12. Pot de malade à bord percé



13. Bassins de malade languedociens

NOTES

-
- ¹ Aubin-Louis MILLIN, *Voyage dans les départements du Midi de la France*. Paris, 1807-1811, tome II, p 524.
- ² Fernand BENOIT, *La Provence et le Comtat Venaissin*. Quatrième édition. Aubanel, 1981, p. 55.
- ³ Archives départementales du Var, 3 E 21/63. 1549 « ... *detras la torre de las letrines del couvent...* »
- ⁴ Archives départementales du Var, 3 E 21/57. 1542.
- ⁵ Archives départementales du Var, 3 E 21/20. 1532.
- ⁶ J. P. Suzzoni : *La corporation des potiers de terre toulousains au XVIII^e siècle*, L'Aut, nouvelle série, n° 627, juin 1997, p. 169.
- ⁷ Archives communales de Saint-Maximin, BB 33 f° 126, 146. 1749-1755.
- ⁸ Edmond Mari, *Jarres en Provence*, chez l'auteur, Châteauneuf-Villevieille, 1996, pp. 228-229.
- ⁹ Émile Zola : *La terre*.
- ¹⁰ *Vingt Mille Pots sous les Mers*, chap. V, p. 69, Edisud 1999.
- ¹¹ Fouilles de Michel Goury et de l'A.R.H.A.
- ¹² D. Foy, F. Richez, L. Vallauri : *La céramique en usage dans l'atelier de verrier de Roquefeuille (Pourrières, Var)*, Archéologie du Midi Médiéval, tome 4, 1986.
- ¹³ Le nombre est une unité arbitraire interne aux fabriques de poteries. Il correspond à un volume de céramiques pour un prix fixe ; plus il est élevé plus il comprend de pièces mais plus elles sont petites. Ainsi pour le même prix vous achetez quatre poteries du numéro 4 alors que vous en obtenez seize du numéro 16. La hauteur des premières est de 29 centimètres mais seulement de 16,5 pour les dernières. Cette méthode de comptage permet à la fois de fixer le prix et l'unité de vente en gros des poteries mais aussi la rémunération des divers ouvriers qui sont payés à la pièce sortie du four. Les termes de *commun*, *demi fin* et *fin* s'appliquent respectivement aux poteries brutes de terre à l'extérieur, à celles dont l'embouchure et la moitié supérieure sont glaçurées et à celles qui sont entièrement vernissées sur engobe.
- ¹⁴ Jean-Louis Vayssettes : *les potiers de terre de Saint-Jean-de-Fos*, Millau, 1987, p. 184.
- ¹⁵ Mes remerciements à Daniel Brentchaloff pour la documentation qu'il m'a communiquée.